

n'a pas constitué un obstacle sérieux au développement de qualités plus hautes dans la littérature japonaise.

A une époque tout à fait récente, une sorte de poésie lyrique populaire fut à la mode; elle ressemble quelque peu pour la forme aux anciens *naga-outa*. Les citations suivantes peuvent en donner une idée :

Vain fut le rêve
 Dans lequel j'ai cru que nous nous rencontrions;
 Réveillé, je me retrouve
 Dans les ténèbres
 De la misérable réalité.
 Si j'essaye d'espérer
 Ou de donner libre cours à de sombres pensées,
 Véritablement, pour mon cœur,
 Il n'est pas de soulagement.

Si ce monde est à ce point misérable que je ne puisse
 Oh! laisse-moi fixer ma demeure [te rencontrer,
 Au profond des montagnes lointaines,
 Et plus profondément encore
 Dans leurs profondeurs les plus lointaines,
 Où, insensible aux regards des hommes,
 Je puisse penser à mon amour.

CHAPITRE V

DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — KANGAKOUÇA.
 ROMANS. — ZICÔ ET KISÉKI. — ZITSOUROKOU-MONO.
 VASÔBIÔYÉ. — DRAME POPULAIRE

Kangakouça.

C'est au XVIII^e siècle que les études chinoises atteignirent leur apogée. Au début de cette période, Hakouséki, Kiouso et autres hommes de lettres distingués vivaient et écrivaient encore. Ils eurent de nombreux successeurs qui continuèrent à publier, volume sur volume, des commentaires sur les classiques chinois, des ouvrages sur le gouvernement, l'art de la guerre, l'histoire, les finances, l'économie politique, l'éthique, la métaphysique et la religion, sous la masse desquels les rayons des bibliothèques japonaises gémissent encore aujourd'hui. Mais, comme le dit le *Heiké Monogatari* : « Ce qui s'épanouit doit aussi se flétrir. » Après les philosophes vinrent les sophistes. Le Japon n'avait plus guère à apprendre de la philosophie Tchou-Hi et de l'étude de l'ancienne littérature chinoise. L'impulsion venue de ces sources avait

épuisé ses forces bien qu'elle continuât à se faire sentir indirectement en des genres littéraires autres que les écrits des Kangakouça.

Au xviii^e siècle, la philosophie Tchou-Hi ne fut plus aussi universellement reconnue comme la doctrine souveraine et indiscutable. Au siècle précédent même il y avait eu des hérétiques que Kioussô prit vigoureusement à parti et qui suivaient les enseignements de Ouang Yangming¹, penseur chinois qui « s'efforça de substituer son intuitionnalisme idéaliste à la philosophie scientifique de Tchou-Hi ». Un autre hérétique fut Itô Zinsai (1627-1705), qui fut l'un des fondateurs d'une secte nouvelle connue sous le nom de Kogakouça. Il rejeta les explications des classiques chinois faites par Tchou-Hi et voulut baser un système de philosophie sur l'étude directe des œuvres de Confucius. Son fils Tôgâi (1670-1736), savant distingué, suivit les mêmes traces avec un autre savant plus éminent encore, Oghiou Soraï (1666-1728). Tôgâi est l'auteur du *Youken Sôrokou* et du *Hyô-sokou-dan*, recueils de mélanges écrits en langue japonaise. Soraï est resté fameux pour son *Seïdan* (Causerie sur le gouvernement) et le *Naroubéci*, qui sont tous deux en japonais. Dazaï Siountaï, qui fut aussi un philosophe hérétique, est l'auteur d'un travail sur les finances appelé *Keïzairokou* et d'un volume d'essais en style simple et direct, intitulé : *Dokougo* (Soliloques), qui est très estimé. Tous ces savants écrivaient fort abondamment en langue chinoise.

Néanmoins l'école de philosophie orthodoxe ou Tchou-Hi ne manquait pas de champions, et des luttes s'éle-

1. Voir *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. XX, p. 12, et la traduction qu'a faite Mr. Knox de l'*Okina Mondo* de Nakai Toziou, dans le tome II du *Chrysanthemum*.

vèrent entre des sectes opposées qui troublèrent le Japon jusqu'à la fin du siècle. L'intolérance de toutes les classes de Kangakouça, l'aversion et le mépris qu'avaient les Ouagakouça (érudits en science et en religion japonaises) pour les savants chinois et les bouddhistes, contribua à augmenter le trouble et la confusion. Vers la fin du siècle cet état de choses était devenu si insupportable que le Sôgoun au pouvoir, Iyénari, fut obligé d'appliquer un remède partiel. Il interdit tout enseignement philosophique quel qu'il fût, autre que celui du Tchou-Hi et de ses adeptes.

Les Kangakouça, par leurs excès et leurs extravagances, sont eux-mêmes responsables du déclin de leur influence. Leur admiration pour tout ce qui était chinois passa les bornes de la raison. Soraï, par exemple, parlait de lui-même comme d'un « barbare oriental », et les doctrines chinoises étaient aveuglément acceptées comme d'indiscutables règles de conduite à la fois dans la vie privée et dans les affaires publiques.

Dans le monde de la littérature le résultat le plus évident de la rage Kangakouça (car c'est ce que devint à la fin cette mode) fut l'abandon de toute composition japonaise. Pour toute œuvre sérieuse on préférait le chinois, et ce fut seulement dans leurs ouvrages légers et écrits sans étude que ces savants condescendirent à employer leur propre langue. Le japonais fut pendant longtemps abandonné aux auteurs de romans.

Ziçô et Kiséki.

Au commencement du xviii^e siècle il y avait à Kiôto un libraire-éditeur dont la boutique était connue sous le

nom de Hatchimonziya, ou « Figure-de-huit-maisons ». Le maître de cet établissement était aussi auteur, il signait alors Ziçô, « Rire spontané ». Il avait pour associé un écrivain nommé Kiséki. Kiséki était un commerçant failli de Kiôto, héritier d'une longue lignée de commerçants qui avaient amassé des richesses en vendant une sorte de bonbons ou de gâteaux. Il avait dépensé en une existence désordonnée ce qui lui était parvenu de la fortune de ses ancêtres, et il avait été finalement obligé d'avoir recours à la littérature pour subsister. D'abord Kiséki laissa publier ses livres sous le nom de Ziçô. Mais quand ils devinrent populaires, il insista pour que son nom parût aussi sur la couverture. A la fin, auteur et éditeur se querellèrent, et Kiséki ouvrit une boutique indépendante où furent publiés bon nombre de ses ouvrages. Certains vont jusqu'à dire que Ziçô n'écrivit jamais rien et que les livres qui portent sa signature furent réellement l'œuvre de Kiséki ou d'autres auteurs besogneux dont il achetait les services. Quelles qu'aient pu être leurs relations, les deux noms de Ziçô et de Kiséki sont constamment associés par les Japonais, de la même façon que chez nous Erckmann-Chatrion ou Besant et Rice.

Kiséki mourut en 1736 à soixante-dix ans et Ziçô en 1745 à un âge avancé. Dans la préface de son dernier volume Ziçô recommande à la faveur du public son fils Kiçô et son petit-fils Zouiçô, auteurs d'ouvrages d'un caractère semblable à ceux qui avaient fait la réputation de Hatchimonziya. Un de ces livres imprimés en 1746 contient un catalogue de cent-trois publications faites par cette fameuse maison. Les titres de la plupart indiquent suffisamment leur caractère. Ce sont des contes, des nouvelles et des romans licencieux. Même quand

le titre est des plus innocents, le lecteur est à peu près sûr, au bout de quelques pages, de se voir introduit dans un des Kourouva ou quartiers à lupanars de Kiôto ou d'ailleurs, et les mœurs et les coutumes de ces quartiers entrent pour une large part dans le sujet du livre.

Il y a une raison, sinon une excuse, à ce choix, par les écrivains de la période Yédo, de sujets aussi peu attrayants. Il n'y avait aucune relation sociale entre les hommes et les femmes des classes élevées. Quand des raisons d'économie ne s'y opposaient pas, les femmes menaient une vie fort recluse, ne voyant d'autres hommes que leurs plus proches parents. Les mariages étaient arrangés en dehors d'elles, et les attachements romanesques étaient tout à fait exceptionnels. Les mœurs et les coutumes des classes respectables de la société n'étaient donc pas un champ bien fertile pour le romancier. Il préférait l'atmosphère plus libre des Kourouva, auxquels de jolis jardins et de beaux édifices, ainsi que les talents brillants et les gais costumes de leurs habitantes prêtaient une apparence d'élégance et de raffinement. L'élément romanesque dans la vie de ces femmes était mince peut-être, mais il existait, et il était beaucoup plus naturel de leur attribuer des aventures amoureuses et des passions qu'à leurs sœurs plus pures. Si la description que faisait le romancier de ces endroits comme le rendez-vous de l'esprit et de la joie, le lieu de fréquentation de tous les jeunes gens élégants et bien élevés, avait une tendance à corrompre la morale publique, il faut aussi se rappeler que la classe de lecteurs à laquelle ils s'adressaient n'était guère difficile en ces matières : *Populus vult corrumpi, et corrumpitur.*

La plus fameuse des publications de l'Hatchimonziya est un ouvrage intitulé *Keisei Kintanki* (1711). Le nom

de Ziçô figure sur la couverture, mais c'est probablement un des livres écrits par Kiséki. Ce n'est pas un roman, mais un débat sur un sujet dont je dois renoncer à donner une idée. En ce qui concerne les mots il y a des ouvrages plus répréhensibles, mais l'attitude de l'auteur est d'un bout à l'autre profondément immorale.

Spécialement impardonnables sont l'emploi irrespectueux qu'il fait de termes empruntés au vocabulaire religieux du bouddhisme et la façon scandaleuse dont il traîne dans la fange les grands noms de l'histoire japonaise. Son humour cependant est indéniable. Un ouvrage quelque peu moins scabreux est le *Oyazi Kataghi* (Types de l'âge mûr), par Ziçô et Kiséki. C'est une série d'esquisses vigoureuses et réalistes du gourmand, du dévot, du valétudinaire, du patron de lutteurs, et d'autres que nous ne spécifierons pas autrement.

Ce livre fut suivi d'un grand nombre d'ouvrages similaires, tels que le *Mousouko Kataghi* (Types de jeunes gens), *Tedaï Kataghi* (Types d'employés de commerce), *Mousoumé Kataghi* (Types de jeunes filles). Ce dernier livre a une préface qui est à coup sûr une sincère profession de foi de la plus irréprochable morale.

Le *Kokousenya Mintchô Taiheiki*, par Kiséki, est une version avec variantes de la pièce fameuse de Tchikamatsou. L'habitude de mettre les drames en roman est au Japon plus commune que le procédé inverse. Comme on l'a déjà expliqué, il y a entre ces deux formes de composition beaucoup moins de différences qu'elles n'en ont dans la littérature européenne.

Le *Fouriou-Goumpaï-Outchioua* est un roman des temps anciens relaté à la manière Hatchimonziya. D'autres sont le *Sónin Goumpaï Outchiya* (Kiséki); le *Fouriou Saïkaï Souzouri* et le *Fouriou Tôkaï Souzouri*.

Il n'est pas facile de découvrir dans les œuvres de ces écrivains des passages que l'on puisse citer. Le suivant est le résumé d'une histoire empruntée au *Zen-akou Mimotchi ôghi* (Éventail de la bonne et de la mauvaise conduite), série de contes moraux signés par Ziçô et Kiséki.

LA PIÉTÉ A SA RÉCOMPENSE.

Il y avait une fois un fabricant d'encre à Nara, nommé Kourosouké (Noiraud), assez à l'aise, mais pas riche. C'était un homme très pieux qui allait chaque jour faire ses dévotions à l'autel de Kasouga, près de la ville. Un jour, il allait faire sa prière du matin, quand il rencontra un homme à cheveux blancs, vêtu comme un prêtre sinto, qui lui dit qu'en revenant il trouverait la récompense de sa piété au grand Torii (portail sinto). En conséquence, il trouva là une bourse de cinquante kobans d'or. Il l'emporta chez lui avec l'intention de faire connaître sa trouvaille et de fournir ainsi à celui qui l'avait perdue une occasion de la réclamer. Entre temps Kourosouké entendit de grandes lamentations dans la maison d'un de ses voisins. Il apprit que le père de famille avait répondu pour un ami qui s'était enfui, le laissant responsable d'une somme de cent rios. Il était totalement impossible à l'infortuné de réunir tout cet argent. Le créancier offrait d'en accepter trente, mais cette somme elle-même était bien au delà de ses moyens. Sa fille (le lecteur qui a quelque expérience des romans japonais sait ce qui va arriver) offre alors de se vendre à un Kourouva afin de se procurer l'argent nécessaire; elle choisit un établissement de ce genre situé fort loin, à Tchikouzen, afin d'atténuer autant que possible la disgrâce de la famille. C'étaient les lamentations occasionnées par son prochain départ qui avaient attiré l'attention de Kourosouké. Ce dernier décida qu'il ne pouvait mieux employer le don des dieux qu'à tirer d'embarras cette malheureuse famille. Il paya donc les trente rios et, rentrant chez lui, déposa le reste de

l'argent sur l'autel domestique puis alla à ses affaires. Or sa femme, à qui il avait fait ses confidences, était une sotte. Elle se mit en tête que son mari avait volé l'argent. Hantée par cette idée, elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût fait connaître ses soupçons à leur propriétaire, et ainsi, de l'un à l'autre, la chose devint publique. Kourosouké fut arrêté et, bien qu'il eût à satiété répété son histoire, personne ne le crut. Les autorités ordonnèrent qu'il fût maintenu en prison jusqu'à ce que celui qui avait perdu l'argent vint corroborer ses dires. A la fin, le possesseur se présenta. C'était une jeune veuve habitant un endroit éloigné. Elle avait destiné cet argent à l'érection d'une lanterne de pierre qui devait être placée devant l'autel en mémoire de son époux défunt. Dès qu'elle eut raconté les circonstances de sa perte, Korousouké fut immédiatement relâché. Il obtint du magistrat la permission de divorcer d'avec sa femme, à cause de la conduite perfide de celle-ci et il épousa la veuve. Ils adoptèrent la jeune fille à qui avait été épargnée une vie de honte, et ils furent, par la suite, heureux et prospères, laissant des enfants et des petits-enfants qui transmirent leur nom.

Cette histoire authentique est racontée encore aujourd'hui pour prouver que : « la piété a sa récompense ».

Le Hatchimonziya continua ses publications jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Dans l'intervalle, d'autres maisons avaient été fondées, d'abord à Kiôto, puis à Yédo, pour répondre au besoin que manifestait le public d'une littérature de ce genre. Les œuvres éditées, alors connues sous le nom de *siaré-bon* (livres spirituels), furent d'un caractère tel que le gouvernement intervint enfin en 1771 et infligea à la fois aux auteurs et aux éditeurs des punitions sévères et méritées. *Non ragioniam di lor.*

Avec toutes leurs fautes, Ziçô et Kiséki doivent être considérés comme représentant le mieux, pour leur temps, les qualités caractéristiques du génie national japonais. Ils occupent une place importante dans l'histoire de la

littérature, continuant la tradition de Saïkakou par leurs descriptions exactes et humoristiques de la vie et des mœurs, tout en le dépassant de beaucoup en culture et en habileté littéraire. Certains critiques japonais les ont traités d'écrivains réalistes; et si l'on songe aux romans extravagants et fantaisistes qui eurent une si grande vogue à une époque ultérieure, il faut convenir qu'ils ont des droits à ce titre. Mais ils restent au-dessous de certains de leurs successeurs pour la fidélité dans le rendu des faits de la vie quotidienne et de la nature humaine dans sa vérité, non sophistiquée par les raffinements de l'éthique chinoise. D'ailleurs, à cet égard, leurs ouvrages sont fort divers, et certains contiennent un élément romanesque important.

Le Zitsourokou-mono.

Nous avons vu dans le *Heiké Monogatari* et le *Taiheiki* des exemples de ce qu'on peut appeler la paraphrase de l'histoire. Les auteurs d'ouvrages similaires firent au xviii^e siècle un pas de plus. Ils traitèrent les personnages réels et les événements avec une liberté plus grande encore et produisirent ainsi des ouvrages qui, malgré leur titre de *Zitsourokou-mono* (Relations véritables), sont en réalité fort voisins du roman historique. Leurs thèmes favoris sont les batailles et les vendettas, les exploits guerriers et les désordres qui de temps en temps troublaient la paix des gouvernements daïmios. Leur style est pour la plupart du temps net et simple, non sans un certain charme naïf, et leurs œuvres sont encore populaires bien que leurs noms soient depuis longtemps oubliés.

Parmi les principaux ouvrages de ce genre il faut men-

tionner l'*Okoubo Mousaci Yoroï*, l'*Onna Taiheïki*, le *Mikaoua Go Foudoki*, le *Taikoki* et le *Ôoka Seïdan*. Le *Taikôki*, écrit dans les premières années du XVIII^e siècle, raconte d'une façon tout imaginative, avec d'énormes longueurs, l'histoire du guerrier et homme d'État fameux Hidéyoci. Il faut le distinguer du précédent *Taikôki* déjà mentionné et d'ouvrages subséquents ayant des titres identiques ou similaires.

Un livre plus populaire encore est l'*Ôoka Seïdan*, qui est une sorte de recueil de causes célèbres jugées par un certain Ôoka Etchizen no Kami, magistrat fameux pour son impartialité et sa finesse. Il était Matchiboughiô ou gouverneur civil de Yédo, poste qui comportait de hauts pouvoirs judiciaires, et il remplit cette fonction sous le Sôgoun Yocimouné, au début du XVIII^e siècle.

Le *Ôoka Seïdan* renferme quarante-trois histoires, dont quelques-unes sont fondées sur des faits, bien que la part du romancier se distingue facilement dans toutes. On peut le recommander pour son style simple et sans prétention, entièrement exempt des artifices irritants qu'emploient les écrivains d'une langue plus raffinée.

La plus intéressante des histoires relatées en ce volumineux ouvrage est la première. Elle raconte qu'un gredin de jeune prêtre bouddhiste, nommé Tenitchi Bô, essaya de se faire passer aux yeux du Sôgoun¹ comme le fils d'une femme qu'il aurait connue dans sa jeunesse. Afin de mener à bien leur dessein, ses complices et lui commettent environ quarante meurtres et autres crimes. Par des moyens qui rappellent les stratagèmes d'un fameux prétendant de notre temps, ils persuadent aux marchands d'Ôsaka et de Kiôto de leur avancer de fortes

1. Le protecteur de Araï Hakouséki : Yocimouné

sommes d'argent pour pouvoir fournir à Tenitchi Bô un équipement convenable à sa prétendue situation. Il se met alors en route pour Yédo avec une suite de plusieurs centaines de gens, et il fixe sa résidence dans un superbe *yaciki* construit spécialement pour le recevoir avec les sommes fournies par ses partisans abusés. Le sôgoun incline fortement à le reconnaître, mais le juge Ôoka, au risque imminent de recevoir une invitation à pratiquer le *hara-kiri*, conseille vivement la prudence. Il réussit par la suite à reconstituer, avec le secours de ses agents secrets, toute la carrière criminelle de Tenitchi Bô, et l'histoire se termine dramatiquement par l'arrestation, la confusion et l'exécution des principaux coupables. Le récit est vrai en ses traits les plus importants.

Les *Zitsourokou-mono* furent supprimés par le gouvernement sôgounal en 1804 comme contenant des passages injurieux pour la mémoire de Iyéyasou, le fondateur déifié de la dynastie, et ses lieutenants. En même temps fut prohibée dans les ouvrages d'imagination toute mention de personnages réels appartenant à la caste militaire et ayant vécu après 1573. On continua cependant à lire en manuscrit les *Zitsourokou-mono*, qui forment une partie essentielle du stock des cabinets de lecture.

Vasôbiôyé (1774).

Vasôbiôyé est une sorte de Gulliver japonais. Le héros s'embarque sur un bateau de pêche du port de Nagasaki et parvient au Pays de la Jeunesse et de la Vie Éternelle, au Pays de l'Abondance Inépuisable, au Pays du Factice et enfin au Pays des Géants, ayant eu en route de nombreuses aventures qui sont relatées non sans beau-

coup d'humour. Cet ouvrage n'a pas été considéré comme tenant une place importante dans la littérature japonaise. Mr. Chamberlain, qui en a traduit la meilleure part pour les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*¹, en parle comme d'une œuvre d'importance ou de célébrité moyenne, et les historiens japonais n'en font pas la moindre mention. Il me semble qu'elle mérite un jugement plus favorable et j'avoue que je la préfère à un livre plus célèbre qu'elle a inspiré : le *Mousôbiôyé* de Bakin. J'emprunte à la version de Mr. Chamberlain un passage qui en donnera quelque idée :

Or, il vous faut savoir que, comme il n'y avait en cette contrée, nuls phénomènes tels que la mort et la maladie, aucun des habitants ne savait ce que la mort ou la maladie faisait éprouver, bien qu'ils eussent longuement spéculé sur ce sujet. Quelques volumes des Écritures bouddhiques qui avaient été apportés dans les temps anciens de l'Inde et de la Chine décrivaient le ciel en des termes si enflammés, qu'ils étaient pleins d'une admiration désespérée de la mort et de dégoût pour leur existence sans fin, tellement que, quand, par une rare exception, quelqu'un de leurs compatriotes avait la chance de mourir, il était envié de la même façon que le serait au Japon celui qui obtiendrait l'immortalité. Ils étudiaient « l'art de la mort » comme un art magique, se retirant dans les districts montagneux et dans les vallées désertes où ils se soumettaient à toutes sortes de privations ascétiques qui, cependant, leur obtenaient rarement l'effet désiré. En matière de nourriture, tous les aliments, tels que le ghinseng, les patates, les anguilles, les canards sauvages, etc., qui augmentent l'action des reins et fortifient l'estomac et le foie étaient redoutés et évités comme des poisons donnant la vie. Les gens de qualité et de haut rang appréciaient surtout les viandes susceptibles de causer la mort de ceux qui en mangeaient. Ainsi les

1. Tome VII (1879).

sirènes étaient extraordinairement bon marché et abondantes, aussi abondantes que les seiches sur les côtes d'Idzoumi, et on pouvait en voir des darnes entassées sur des plats, comme des pièces entières suspendues dans les boutiques de comestibles. Mais personne de ceux qui étaient quelqu'un n'aurait voulu toucher du bout des doigts un poisson si propre à vous empoisonner de vie : on l'abandonnait à la populace. L'orbe était fort estimé et atteignait de hauts prix ; et un plat rare qu'on servait aux hôtes les plus honorés était une sorte de soupe faite avec ce poisson et saupoudrée de suie. Ces aliments ne pouvaient certes, dans ce Pays de la Jeunesse et de la Vie Éternelle, tuer réellement un homme. Mais cependant le poison avait un certain effet, produisait une sorte d'étourdissement pendant une demi-heure et donnait des sensations aussi agréables que celles que nous, Japonais, éprouvons à boire de la bière de riz. « Ah ! s'exclamaient-ils, c'est là la sensation que doit donner la mort ! », et ils claquaient des mains, dansaient et chantaient, croyant avoir atteint le comble même de la félicité. Si, en voulant dire quelque chose de flatteur sur l'enfant d'un ami, un visiteur faisait remarquer sa bonne mine, le père et la mère entendaient avec peine ces paroles ; tandis que s'il disait : « Le petit n'a pas l'air de vouloir vivre longtemps, » il faisait le plus grand plaisir aux parents, qui lui répondaient : « Ah ! si seulement vous pouviez dire vrai ! »

Le Drame populaire.

Le XVIII^e siècle fut la période la plus florissante du drame populaire japonais. Presque tout ce qui fut produit d'important en ce genre le fut à cette époque. Tchikamatsou, il est vrai, commença sa carrière quelque peu plus tôt, mais tous ses principaux ouvrages sont postérieurs à 1700. D'un autre côté on cessa presque entièrement, dès le commencement du XIX^e siècle, d'écrire des zôrouri.

Tchikamatsou fut remplacé par TAKÉDA IDZOU MO, qui écrivit vers le milieu du siècle. Toutefois la plupart des pièces qu'on lui attribue communément furent composées en collaboration avec d'autres écrivains; quelques-unes n'eurent pas moins de cinq ou six auteurs. Les auteurs dramatiques de ce temps semblent avoir eu l'habitude de travailler ensemble de cette façon. Ils formaient un comité, dont le président proposait un sujet. A une réunion subséquente chaque membre suggérait une façon de le traiter, et la composition de l'œuvre était faite de concert, rien n'étant accepté sans l'approbation générale.

L'une des œuvres les plus connues d'Idzoumo est une pièce historique en cinq actes fondée sur les aventures de Sougavara Mitchizané, homme d'État célèbre du ix^e siècle qui fut divinisé après sa mort sous le nom de Temman Tenzin et qui est adoré maintenant comme le dieu présidant à la calligraphie. La pièce est intitulée : *Sougavara denziou tenarai no Kagami*, ou « Miroir (c'est-à-dire histoire) de la transmission de l'art de la calligraphie par Sougavara » (1746). Les noms de quatre auteurs figurent sur la page de titre.

Un drame plus fameux encore, dû à Idzoumo et à deux collaborateurs, est le *Tchioucingoura* (1748)¹ ou « Revue des Tenanciers Fidèles ». On ne respectait déjà plus à cette époque l'arrangement en cinq actes de Tchikamatsou et le *Tchioucingoura* est en onze actes ou scènes. C'est une version de l'histoire fameuse des quarante-sept rônins. Il n'existe pas moins de quarante ou cinquante pièces sur ce sujet, quelques-unes n'étant d'ailleurs que des adaptations d'ouvrages précédents.

Par leur caractère général les pièces d'Idzoumo res-

1. Traduit en anglais par Mr. F. V. Dickins sous le titre de *Tchioucingoura*, ou *The Loyal League : A Japanese Romance*.

semblent grandement à celles de son prédécesseur. Il y a le même trop-plein d'incidents violents, le même désir d'émouvoir l'assistance avec des meurtres et autres brutalités accomplis sur la scène, et de flatter ses goûts les plus obscènes. Mais, fût-ce une hérésie, j'avoue préférer Idzoumo à son célèbre maître. Les improbabilités n'y sont pas aussi choquantes. Les personnages y sont de quelques degrés plus près de l'humanité ordinaire, et leurs sentiments sont un peu moins hors nature et moins exagérés dans l'expression. L'élément poétique y est peut-être plus rare, mais c'est là, pour le lecteur européen du moins, un inconvénient douteux.

Idzoumo mourut en 1756. Il fut remplacé comme fournisseur du théâtre Takémoto par Tchikamatsou Hanzi, qui fit de son mieux pour attirer le public par des nouveautés saisissantes et des effets de mise en scène. Il réduisit la part accordée à la narration poétique et développa le dialogue. Mais entre ses mains le zôrouri déclina sensiblement. Le public s'en fatigua. Le Takémoto Za fit banqueroute, et à la fin du siècle ce genre de drame disparut.